

# Isidore T.

13 avril 2016

La gravité est un mystère du  
corps inventé pour cacher les  
défauts de l'esprit.  
*La Rochefoucauld*

---

Chaque jour de la semaine aux alentours de 16 heures je suspens jusqu'au soir ce que je suis en train de faire pour aller chercher mon fils à sa Kita d'où nous rentrons chez nous à pied en observant, en chantant et en devisant, lui dans son idiome qui parle aux fourmis et aux oiseaux, moi dans le mien qui parle aux plantes et aux arbres. Mais pas les jeudis. Les jeudis je suspens plus tôt mes affaires pour être à 14 heures dans un petit café juché sur la pente de Prenzlauerberg, juste au-dessus d'Alexanderplatz. C'est pour y retrouver mon ami Isidore T. Jusqu'à 16 heures 30, heure à laquelle nous nous quittons prestement et dévalons chacun de notre côté un flanc de la montagne pour aller chercher lui son grand Mattis et moi mon grand Balthazar, l'un et l'autre dans leur deuxième année, nous profitons de nos heures réservées pour nous « remettre au centre » comme le dit mon très insolite ami. En fait de balle au centre, une série infinie de digressions entraînées par une conversation à bâtons rompus. Plus de deux heures durant nous nous entretenons de toutes les matières mais dans une perspective autant philosophique que possible, soutenus en cela par Vérona, le génie féminin de l'établissement auquel nous confions nos entretiens, une salle étroite et longue mais haute de plafond reliée par trois puissantes marches à une terrasse que les mauvais pavés du trottoir rendent aventureuse. Quand il fait beau c'est sur elle au soleil que nous nous entretenons tandis que tout près de nous gronde la Prenzlauerallee qui hurlerait si elle était à Paris. Quand il pleut, ou quand le froid nous chasse, nous nous réfugions derrière la grande baie vitrée d'où nous continuons à ne rien manquer des allées et venues dehors. Le Columbina est presque toujours désert à cette heure. Il n'est pas rare que Vérona en profite pour s'absenter de longues minutes sans craindre de nous laisser seuls à nos entretiens animés. Elle sait bien que nous avons de quoi faire patienter jusqu'à la demande d'une boisson chaude à emporter même précipitée par l'arrêt tout proche du tram. Quand je retrouve mon ami il est attablé avec étalée devant lui la grande double page du Sueddeutsche Zeitung du jour. L'article dans la lecture duquel je le surprends plongé donne l'envoi à nos entretiens.

Nous nous faisons alors à l'un et à l'autre la courte échelle pour atteindre au plus vite la hauteur de vue philosophique depuis laquelle nous faisons entrer ensuite dans une jonglerie unique et, pour un observateur non averti, étourdissante à la limite du sans-queue-ni-tête, actualités, anecdotes, observations, jugements réfléchis, jugements à l'emporte-pièce, typologies, imitations, impressions, sensations, souvenirs, bagatelles, onomatopées, cris d'animaux, tous ces détours et tous ces raccourcis pour au plus vite nous remettre en jambe et nous redonner la présence d'esprit dont nous avons besoin pour retourner dans ce qui au fond seul nous importe : l'insaisissable Présent. C'est le rappel de nos esprits débandés, dispersés aux quatre vents par les mille soucis de la vie, que nous battons ainsi. Isidore T. est originaire de Lille et moi de Paris. Installé à Berlin depuis une quinzaine d'années, bien avant moi donc, il travaille comme traducteur au ministère allemand des Affaires étrangères dans la \*\*\*Straße, ce qui ne l'empêche pas de toujours trouver le moyen d'arriver avant moi à nos rendez-vous du jeudi. Nos femmes se connaissent et peut-être même, sans nous le dire, se voient-elles chaque semaine comme nous le faisons. Ma condition de philosophe tardivement transplanté à l'étranger par la force exclusive des choses, notre intérêt commun pour les sciences, les arts, la politique, les affaires humaines en général et plus encore en particulier, notre goût prononcé pour l'observation non moins que pour la spéculation, sans oublier le vif plaisir que nous prenons l'un et l'autre aux brusques ruptures de ton, tout cela lui fait rechercher ma compagnie et moi la sienne. Pour le reste, nos tempéraments respectifs ne pourraient être plus dissemblables. Mon ami est un sanguin. Au cours d'un entretien il n'est pas rare qu'il se lève pour se débattre d'abord littéralement avec un argument ou une observation que je viens de lui adresser avant de revenir s'asseoir pour finir d'en débattre cette fois posément avec moi. Je le regarde en riant aller tout seul à ses extrémités tout en faisant mine de ne pas se rendre compte de l'attention que sur nous il attire même au travers de la baie vitrée. Le passionné de théâtre et plus encore d'improvisation qu'il est monte sur la scène à la moindre occasion et je suis son premier spectateur. C'est avec lui que j'ai découvert une famille d'arguments très peu respectueuse des convenances académiques non moins que sociales, à laquelle ma brève carrière de philosophe professionnel en France ne m'avait pas préparé et qui consiste à éprouver la valeur d'un concept ou d'une théorie en les prenant au mot moralement mais plus encore physiquement. D'un usage complexe à la portée d'un très petit nombre seulement, ces arguments bien ajustés n'en sont pas moins imparables. Avec eux c'est mouche à tous les coups. J'en ai moi-même fait les frais à ma grande déconvenue avant de commencer à les administrer à mon tour dans des situations préalablement et soigneusement choisies mais assez nombreuses pour me faire rapidement dans certains milieux la réputation de quelqu'un avec qui vraiment il est impossible de discuter.

Parmi les nouvelles habitudes contemporaines qui horripilent mon ami l'une de celles qui le mettent littéralement hors de lui est celle-ci. Plutôt que d'aller au bout de leur argument voire tout simplement au bout de la phrase qu'ils ont commencée les gens sortent incontinent leur ordinateur de poche (quand ils ne l'ont pas déjà dans la main!) et remettent à l'écran qu'ils vous tendent et au chiffre ou à l'image (et c'est l'une des antennes de mon ami que cette

époque ne reconnaît que les chiffres et les images) dûment affiché le soin de finir à leur place. Les entretiens à peine commencés se terminent ainsi le plus souvent en échanges de portables accompagnés de regards édifiants. Quand aux conséquences impliquées par ces écrans interposés, c'est à chacun de les tirer pour son propre compte.